

" Ainsi se passa ma première année chez mes parents. La
 " demeure de Marguerite était presque voisine de la nôtre, nous
 " nous visitions réciproquement et la voyais très fréquemment.
 " Il était impossible qu'elle ne s'aperçut pas du feu qui me dévo-
 " rait. Cependant sa conduite envers moi et ses paroles étaient tou-
 " jours affectueuses et amicales, mais qu'étaient-elles ces marques
 " d'amitié pour moi qui sentais au dedans de mon cœur un brasier
 " dévorant? De ma fenêtre je voyais sa demeure, ses allées et
 " venues et avec frémissement j'apercevais sa silhouette dans le
 " lointain. Lorsqu'elle se rendait à l'église, je la suivais de loin et
 " aurais été heureux de baiser les traces de ses pas dans la pou-
 " sière du chemin.

" Vous pouvez juger de ce que j'éprouvais avec cet amour
 " immense, quand je la voyais au bras d'Octave et avec quelle
 " rage j'appris un jour qu'ils étaient fiancés. Elle devint désespoir,
 " le jour où je la rencontrai rougissante de bonheur et de plaisir,
 " elle était amoureusement inclinée vers Octave et la main dans
 " la sienne, ils se souriaient l'un à l'autre. Pendant que je passais
 " ainsi toute mes journées en folles rêveries amoureuses, Octave
 " par son travail et avec l'aide de l'argent que son père lui avait
 " donné s'était acquis une belle propriété, et moi je ne faisais rien.
 " Ma famille était très occupée de voir la tournure que prenait
 " mon esprit, car je devenais de plus en plus morose et taciturne.
 " Ma mère un jour à la suggestion de mon père m'en fit la remar-
 " que d'une manière douce et maternelle. Je lui répondis d'un
 " ton bourru et grossier. La sainte femme m'écouta avec étonne-
 " ment d'abord, comme si elle n'en pouvait croire ses oreilles ou
 " comme si elle se fut éveillée d'un mauvais rêve, puis tout à coup
 " elle fondit en larmes et m'entourant de ses bras elle me dit en
 " m'embrassant : " Pauvre enfant, tu souffres donc bien." Elle ne
 " put ajouter un seul mot, les sanglots la suffoquèrent. Ces larmes
 " de ma mère furent les premières qu'elle versa de chagrin, mais
 " elles ne furent pas, hélas ! les dernières que virent couler ses
 " cheveux blancs et dont seul je fus la cause par mon ingratitude
 " et ma méchanceté.

" Enfin le jour décisif arrivait, il me fallait sortir de cet affreux
 " état.
 " Un dimanche matin, Octave était absent, je revenais de l'église
 " accompagnant Marguerite. Je résolus de profiter de l'occasion
 " pour tenter un dernier effort. Je lui rappelai d'une voix émue
 " les joies, les plaisirs de notre enfance, combien alors les journées
 " étaient longues et ennuyeuses quand nous ne pouvions nous ren-
 " contrer pour partager nos jeux et nos promenades. Je remontai